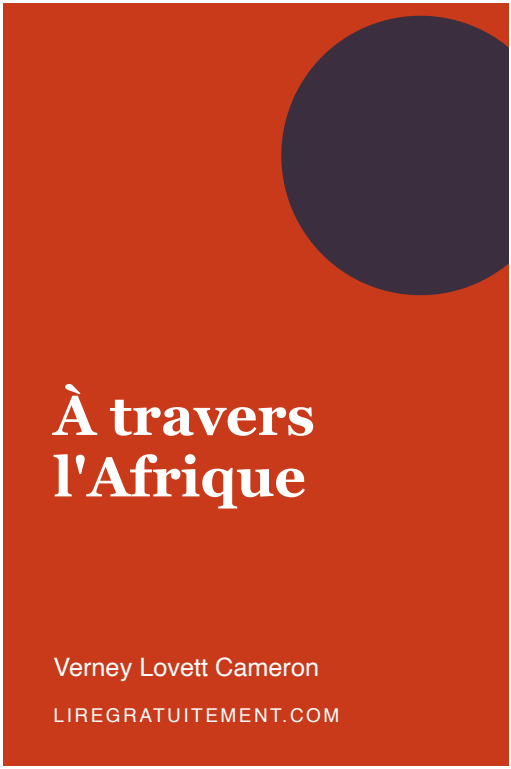


À travers l'Afrique

Verney Lovett Cameron

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre01

NOTICE

Àtous ceux qui, dans les terres du Soudan, exercent un commandement sous l'autorité de l'Égypte :

Pendant tout le temps que le lieutenant Cameron, officier de la marine royale d'Angleterre, et le D Dillon, considéré comme étant au service du gouvernement anglais, voyageront dans l'Afrique centrale où ils vont à la recherche et à la rencontre du D Livingstone, qui est parti pour explorer les contrées inconnues,

Tous les fonctionnaires de l'Égypte, les rois et les cheikhs sont requis de les recevoir avec honneur, de leur donner protection à tous égards, et de les aider et assister dans leur voyage autant que demande leur en sera faite.

Àquelle fin nous avons donné cet écrit qui est notre ordre public.

Daté du 28 Haj, 1289.

L. S. ISMAÏL PACHA

Pour Traduction conforme — JOHN KIRK.

LETTRE DE RECOMMANDATION DONNÉE PAR LE KHÉDIVE

Àl'époque déjà lointaine où j'étais lieutenant à bord du Star, alors en croisière sur la côte orientale d'Afrique, j'eus souvent l'occasion de voir quelques-unes des atrocités de la traite des

nègres ; et les souffrances dont je fus témoin à bord des daous, souffrances décrites par le capitaine Sulivan d'une manière à la fois si exacte et si poignante, me donnèrent le vif désir de travailler pour ma part à la suppression de l'odieux commerce.

J'acquis bientôt la certitude qu'à moins de l'attaquer à sa source même, tous les efforts tentés pour détruire l'horrible mal n'aboutiraient qu'à le pallier faiblement. Je ne dois pas prétendre cependant n'avoir eu pour mobile que la philanthropie : le récit de l'expédition de Burton et de Speke chez les Somalis avait éveillé en moi la soif des découvertes ; et lorsque j'appris que des marchands de Zanzibar avaient gagné la côte occidentale, je sentis que ce qui avait été fait par des Arabes était possible à un officier de la marine anglaise.

Après le désarmement du Star, je fus envoyé à Sheerness pour faire partie de la Steam Reserve. Obtenir un emploi plus actif ne m'ayant pas été possible, j'offris mes services à la Société royale de géographie pour aller à la recherche de Livingstone : on supposait alors que l'entreprise de M. Slanley avait échoué.

Des souscriptions furent ouvertes pour cette recherche ; mais je n'eus pas la bonne fortune d'être choisi par la Société royale. Le commandement fut donné au lieutenant L. S. Dawson, officier de marine, que ses qualités physiques et l'étendue de ses connaissances rendaient éminemment capable d'accomplir la tâche qui lui était dévolue.

Malheureusement, arrivée à Bagamoyo, l'expédition fut arrêtée par les nouvelles que Stanley rapportait de l'intérieur : Livingstone avait été secouru et protestait contre l'envoi de toute caravane composée d'esclaves. Une fausse interprétation des dé-

pêches du Docteur fit penser au lieutenant Dawson que l'expédition n'avait plus d'objet, et il résigna son commandement.

En même temps que lui se retira M. New, l'un de ses collègues ; et les services d'un homme connaissant bien les indigènes, habitué à voyager en Afrique, parlant couramment le kisouahili, manquèrent à l'entreprise.

Le lieutenant Henn, de la marine royale, remplaça le lieutenant Dawson. Il était fermement résolu à continuer le voyage ; mais il fut détourné de cette poursuite ; et, à son tour, bien contre son gré, il donna sa démission.

La conduite de la caravane échut alors à Oswell Livingstone, l'un des fils du grand voyageur ; Oswell, peu de temps après, renonça à l'idée d'aller rejoindre son père. C'est ainsi qu'une expédition organisée avec le plus grand soin, munie de tout ce qui pouvait assurer le succès, fut abandonnée.

Désappointé, mais gardant l'espoir d'obtenir la direction d'une entreprise du même ordre, qui me permettrait d'exécuter le projet que j'avais tant à cœur, j'étudiai le kisouahili, langue de la côte répandue jusqu'au centre même du continent. Un séjour de huit mois dans la mer Rouge, pendant la guerre d'Abyssinie, et près de trois ans passés à la rive orientale d'Afrique, dans une barque non pontée, m'avaient appris ce qu'est la fatigue sous le climat tropical. Zanzibar m'avait familiarisé avec la fièvre ; et ce fut en pleine connaissance de cause qu'en juin 1872, après la rupture de l'expédition précédente, j'offris de nouveau d'aller porter à Livingstone les objets qui pouvaient lui manquer — instruments, denrées, articles d'échange — et de me mettre entièrement à sa

disposition. Mais il n'était pas question alors d'envoyer à la rencontre de l'illustre voyageur.

Je proposai de me rendre au Victoria Nyannza par le Kilima Ndjaro, le Kénia et le volcan situé, disait-on, au nord de ces montagnes ; cela m'aurait fait toucher la ligne de faîte qui partage les eaux entre les rivières de la côte et les affluents du Victoria. Après avoir exploré celui-ci, je me serais rendu au lac Albert, puis à Nyanngoué, en traversant l'Oulegga, et j'aurais descendu le Congo jusqu'à son embouchure.

La dernière partie de cette route est suivie actuellement, aux frais du New-York Herald et du Daily Telegraph, par M. Stanley, un des voyageurs africains les plus énergiques et les plus heureux.

M. Clements Markham, dont la bienveillance m'a été si précieuse, et qui m'a aidé sur tant de points relatifs à mon voyage, soutint ma proposition ; mais, bien qu'il l'approuvât, le conseil de la Société de géographie rejeta mon projet, comme n'étant pas réalisable avec la somme dont il pouvait disposer.

Les choses en étaient là, quand il fut décidé que le reste des fonds souscrits pour la recherche de Livingstone serait employé à l'équipement d'une troisième expédition, qui, placée sous les ordres du grand explorateur, compléteraient les découvertes que celui-ci poursuivait depuis bientôt sept ans, découvertes que précédaient vingt années de dévouement à la cause africaine, et dont la mort de l'illustre Écossais — malheur national — devait seule arrêter le cours.

Cette fois, j'eus le bonheur d'obtenir le commandement de l'entreprise et de voir le D Dillon, chirurgien de marine, l'un de

mes plus anciens et de mes plus chers amis, autorisé à m'accompagner dans ce voyage, pour lequel il résigna ses fonctions. Il convenait admirablement à cette tâche ; et si j'avais pu le conserver jusqu'à la fin, j'aurais eu en lui, dans les jours d'épreuve, un soutien et un aide d'une valeur inestimable. Le tact parfait, la douce bonté qu'il mit constamment dans ses rapports avec la caravane, furent pour moi du plus grand secours dans le trajet de la côte à l'Ounyanyemmbé. Je ne saurais assez honorer sa mémoire, lui payer un tribut suffisant d'estime et de gratitude.

Le 30 novembre 1872, le jour même où MM. Grandy s'embarquaient à Liverpool, avec l'intention de pénétrer en Afrique par la côte occidentale, Dillon et moi, nous partions pour Brindisi, espérant trouver passage sur l'Enchantress, qui devait conduire sir Bartle Frere à Zanzibar. Le défaut de place ne permit pas à l'Enchantress de nous recevoir. Nous y perdîmes les leçons d'arabe et de kisouahili que nous avait promises le révérend Percy Badger, secrétaire de la légation.

Restés à Brindisi jusqu'à l'arrivée de sir Bartle Frere, nous nous embarquâmes sur le Malta, vapeur de la compagnie anglaise péninsulaire-orientale, qui nous déposa à Alexandrie.

Au Caire, où nous nous rendîmes avec lui, sir Bartle nous procura une lettre du khédive pour tous les fonctionnaires égyptiens du Soudan, à qui elle ordonnait de nous prêter assistance et de nous seconder de tous leurs efforts. Bien que nous n'ayons vu aucun des personnages à qui il était adressé, ce firman ne nous fut pas inutile ; il nous servit auprès des Arabes de intérieur, qui tous avaient entendu parler du khédive et du sultan des Turcs.

Partis du Caire, après un séjour de peu de durée, nous allâmes nous embarquer à Suez, sur l'Australia, qui nous conduisit à Aden, où le général Schneider, le colonel Penn (le Steel pen de la guerre d'Abyssinie), et tous les autres officiers nous firent l'accueil le plus cordial. Là, nous reçûmes du docteur Shepherd un supplément de quinine, chose précieuse entre toutes, le sine qua non d'un voyage en Afrique. D'autre part, le docteur Badge nous obtint d'un santon, nommé Alaouy Ibn Zaïn El Aïdous, une lettre qui nous recommandait aux soins de tous les bons musulmans, et qui fut le plus efficace de tous nos papiers. Enfin le lieutenant Cecil Murphy, qui remplissait à Aden les fonctions de commissaire d'artillerie, promit de se joindre à nous si le gouvernement de l'Inde voulait bien lui continuer la solde qu'il avait alors ; chose qui lui fut accordée.

Nous avions espéré nous rendre à Zanzibar sur le Briton, vaisseau de la marine anglaise ; cet espoir fut déçu : le Briton avait mis à la voile, et nous fûmes obligés d'attendre le départ du Ponjâb, paquebot de la malle, commandé par le capitaine Hansard.

Le colonel Lewis Pelly, agent politique à Mascate, se trouvait parmi nos compagnons de bord, ainsi qu'un gentleman appelé Kasi Shah Bâdine, envoyé par Sa Hautesse, le rao du Coutch, pour accompagner sir Bartle Frere et user de son influence sur les sujets du rao, en faveur de l'objet de la mission.

Arrivé à Zanzibar, je fus tout d'abord cloué par la fièvre qui m'avait pris un jour ou deux avant d'atterrir. La maison du consul étant pleine des débarqués de l'Enchantress, nous allâmes, Dillon et moi, nous héberger dans la prison anglaise, bâtiment neuf jusqu'alors inhabité. Il y avait là toute la place voulue pour nos bagages ; et après y avoir mis des couchettes et des

sièges du pays, nous fûmes logés d'une façon commode. Toutefois, les lieutenants Fellowes et Stringer, d'anciens camarades de table, vinrent me prendre et me conduisirent sur le Briton, où je restai jusqu'à ce que ma fièvre eût disparu.

Quand je fus assez bien pour me rendre à terre, j'allai retrouver Dillon, qui avait déjà fait une partie de nos approvisionnements. Aussitôt, nous nous mîmes à chercher des ânes, à recruter des hommes, et à nous assurer les services de Bombay, l'ancien chef des fidèles de Speke. Nous pensions alors que son expérience le rendait pour nous d'une grande valeur ; mais, si utile qu'il eût pu être jadis, il n'avait ni la décision, ni les connaissances nécessaires pour nous diriger dans nos préparatifs. L'énergie, d'ailleurs, dont il avait fait preuve au service de ses anciens maîtres avait beaucoup baissé, et il inclinait à vivre sur son ancienne réputation ; mais, à cette époque, la haute opinion que nous nous étions faite de lui nous cachait ses défauts.

La coïncidence de notre arrivée à Zanzibar avec celle de sir Bartle Frere persuada aux Arabes et aux gens de la côte, Vouasouahili et Vouamrima, que nous faisions partie de la mission anglaise ; ce qui nous occasionna beaucoup d'ennuis, beaucoup de dépenses, et fut préjudiciable aux intérêts de l'expédition. D'abord, en notre qualité supposée d'agents anglais, nous dûmes payer les hommes et les choses deux et trois fois le prix ordinaire : bien que nous fussions d'une loyauté scrupuleuse, chacun trouvait juste d'exploiter un gouvernement aussi riche et aussi libéral que le nôtre. Ensuite, l'objet avoué de la mission à laquelle on nous faisait appartenir étant de supprimer le commerce d'esclaves, tous les Vouamrima et les Vouasouahili des

classes inférieures, à qui nous avions affaire, nous trompaient et nous créaient sous main des embarras de toute sorte.

Àces conditions fâcheuses s'ajoutait le peu de marge dont nous disposions. Nos ordres portaient que nous devions partir en toute hâte et à tout risque. On était alors en janvier ; à cette époque de l'année, les caravanes qui se dirigent vers l'intérieur sont en route depuis longtemps, et celles qui reviennent à la côte ne sont pas arrivées. Ne pouvant pas les attendre, nous fûmes obligés de prendre le rebut de Zanzibar et de Bagomayo, et d'accorder à cette lie des bazars le double de ce que nous aurions donné à des porteurs de profession.

Il fallut donc se mettre en marche dans la plus mauvaise période de la saison pluvieuse, avec des gens dont les neuf dixièmes n'avaient jamais voyagé, et qui, n'étant pas habitués à porter des fardeaux, nous créèrent à chaque pas des difficultés par leurs haltes et leur éparpillement. Encore si le mal se fût borné là ! Mais presque tous étaient des voleurs, qui, sans cesse, puisaient dans la cargaison. Les effets de cette hâte inconsidérée du départ m'ont poursuivi jusqu'à la fin du voyage.

Bombay fut chargé de nous procurer trente hommes sur lesquels on pût compter : des gens qui devaient être nos soldats, nos serviteurs, et se chargeraient de conduire les ânes. Il promit toute diligence et parut s'y employer activement, chaque fois qu'il fut visible du consulat ; mais j'ai su qu'il avait racolé ses hommes n'importe où, dans les coins du bazar, et la troupe fut singulièrement mêlée.

En surplus de ces askaris, nous engageâmes quelques porteurs et nous fîmes l'achat de douze ou treize ânes, qui, l'un dans

l'autre, nous coûtèrent chacun dix-huit dollars. Puis, ayant loué deux daous, nous nous embarquâmes avec nos ballots, nos gens et nos bêtes, et le dimanche 2 février 1873, passant au milieu de l'escadre, pavillon flottant, nous mîmes le cap sur Bagamoyo, où nous arrivâmes dans l'après-midi.

Bagamoyo, principal point de départ des caravanes à destination de l'Ounyanyemmbé, est situé sur la terre ferme, en face de Zanzibar. Caché du côté de la mer par des dunes, il est indiqué aux arrivants par de grands cocotiers, qui, sur cette côte, marquent toujours l'habitation de l'homme.

Bombay et deux de ses anciens camarades engagés par Cameron.

Cette petite ville consiste en une longue rue, où les maisons s'éparpillent. Quelques-unes de ces demeures sont en pierre ; le reste est fait de clayonnage et de torchis, et a d'énormes toitures, couvertes avec les frondes tressées du cocotier. Bagamoyo possède deux ou trois mosquées, fréquentées seulement les jours de fête. Un assemblage d'Arabes, de marchands hindous, de Vouasouahili et de Vouamrima, des esclaves et des portefaix, natifs de l'Ounyamouési, en composent la population.

Ne prenant que le bagage indispensable, nous nous rendîmes à terre pour chercher des logements. Au débarqué, nous fûmes reçus par un envoyé de la Mission française, que suivit bientôt le père Horner, accompagné d'un frère lai ; tous les deux venaient nous offrir leurs services.

Vue prise dans Bagamoyo.

Après un long marchandage, nous finîmes par louer, pour nous personnellement, les chambres hautes d'une maison de

pierre, appartenant à Abdallah Dina (un kodja) étage que celui-ci nous céda pour vingt-cinq dollars, au lieu de quarante-cinq qu'il avait demandés d'abord. Ensuite, nous arrêtâmes, pour nos ballots et pour nos gens, une maison, dont le djémadar était propriétaire.

Le lendemain matin de bonne heure, nous procédâmes au débarquement de la cargaison, allant et venant sans cesse du rivage au lieu de dépôt, et de celui-ci au rivage, nous multipliant et faisant bonne garde. Malgré cela une boîte de bougies, une de conserve de viande, un sac de sel, et, chose plus fâcheuse notre grande lampe culinaire, ne se retrouvèrent pas quand le débarquement fut terminé. Nos soupçons tombèrent d'abord sur un Hindi qui avait surveillé le transport des bagages ; mais je crois qu'il n'était coupable que de négligence et non d'improbité.

Le djémadar nous autorisa immédiatement à planter notre drapeau sur notre demeure, ainsi qu'à placer des sentinelles à notre porte et à celle de nos hommes ; il vint dans la soirée nous offrir tous les services qu'il était en son pouvoir de nous rendre. Nous lui parlâmes des objets que nous avions perdus. Il promit de nous faire rendre justice ; mais comme il se bornait à nous offrir d'enchaîner le malheureux Hindi qui serait envoyé à Zanzibar pour y être puni par le sultan, nous déclinâmes son offre obligeante et nous prîmes le pari de ne plus penser à cette affaire.

Après le travail du matin, nous nous étions rendus à la Mission française, où l'on nous avait invités. En route, nous avions rencontré deux ânes, sellés et bridés à l'européenne, qui nous étaient envoyés de la Mission pour notre usage. Après le lunch, on nous avait montré des jardins fort bien tenus, où abondaient l'arbre à pain et les légumes, y compris les asperges et les hari-

cots verts ; puis nous avions visité les bâtiments, auxquels l'ouragan de 1872 avait causé de grands dommages.

Environ trois cents enfants apprennent là différents métiers ou sont préparés à des carrières utiles. Une école pour les filles est dirigée par les sœurs, qui appartiennent à la Mission. Rien de plus simple que l'aménagement des dortoirs ; deux planches sur des supports en fer constituent la couchette, et quelques brasses de calicot servent à la fois de draps et de matelas. Un petit espace, formant cabinet, est réservé pour le gardien.

Lors de notre passage, on construisait une chapelle attenant à l'ancienne, qu'elle devait remplacer et qu'on ne démolissait qu'à mesure des progrès de la nouvelle bâtisse ; de cette façon, malgré la lenteur des travaux, résultant de la paresse des indigènes, le service religieux n'était pas interrompu. Enfin on commençait une poucka (bâtiment en pierre) qui devait servir d'école et de maison d'habitation.

Les Pères semblaient travailler énormément et d'une manière efficace, prêchant à la fois de parole et d'exemple. Malgré les nombreuses difficultés qu'ils rencontraient, ils étaient gais et confiants dans l'avenir. Je ne doute pas que leurs efforts n'avancent de beaucoup la civilisation dans cette partie de l'Afrique.

On ne saurait avoir plus d'attentions, plus de bontés que n'en ont eu pour nous ces hommes estimables. Ils nous envoyaient constamment des fruits, des légumes, des choux palmistes que l'on mange en salade ; une fois même ils nous donnèrent un quartier de sanglier qui nous fit subir le supplice de Tantale : nous ne devinions ni l'un ni l'autre la manière de le faire cuire ; et

nos serviteurs, qui du mahométisme n'avaient que les préjugés, refusaient de toucher à cette viande impure.

Notre propriétaire, Abdallah Dinah, était si jaloux de la partie féminine de son entourage, qu'il mit un cadenas à la porte de la maison, et nous obligea à gagner nos chambres par une échelle des plus incommodes, placée au dehors exprès pour nous. Tout cela pour nous interdire l'accès d'une petite portion de la cour menant à l'escalier, et qu'un épais clayonnage, très suffisant pour empêcher nos regards d'épier les secrets du harem, séparait déjà de l'endroit mystérieux.

Quelques jours après notre arrivée, le djémadar Issa, chef de toutes les troupes casernées sur cette partie de la côte, vint nous faire une visite avec une escorte nombreuse : des Béloutches, sentant la crasse et la graisse, et tellement couverts de pistolets, de sabres, de lances, de mousquets, qu'ils avaient l'air d'avoir mis à sac les magasins de quelque théâtre des faubourgs de Londres.

Le capitaine de cette escorte imposante ne trouva pas indigne de lui de solliciter et de recevoir une gratification de quelques dollars. Le commandant ne lui céda en rien sous ce rapport, sans préjudice de la requête habituelle d'un peu d'eau-de-vie, qu'il demandait comme médicament.

Il fut convenu séance tenante que, le lendemain matin, Issa viendrait nous prendre pour nous conduire à Kaolé, où résidait le vieux djémadar Sebr, auquel nous ferions notre visite. Le lendemain, Issa n'arrivant pas, nous nous rendîmes chez lui, où nous le trouvâmes, comme à l'ordinaire, en tunique crasseuse. Il se coiffa aussitôt d'un turban aux vives couleurs, et s'entoura d'une écharpe dans laquelle il fourra un poignard, une dague, un révol-

ver français finement doré, se chargeant par la culasse, mais pour lequel il n'avait pas de cartouches. Il y ajouta un pistolet à pierre, se pendit à l'épaule un sabre et un bouclier, donna ses babouches à son valet, et fut prêt à partir. Le page avait pour tout vêtement une vieille draperie de calicot, roulée, autour des hanches ; il était coiffé d'un fez et portait une vieille arme à feu.

Afin de paraître avec honneur, nous avions pris quatre de nos soldats commandés par Bilâl, notre lieutenant, Tous les quatre, en uniforme, avaient des fusils rayés. Une certaine insistance de notre part les décida à marcher, deux à deux, l'arme basse, jusqu'au moment où l'étroitesse du sentier les obligea à se mettre en file indienne.

Après avoir suivi la principale rue de Bagamoyo, passé devant des huttes écartées, nous nous trouvâmes sur la plage ; et l'heure étant celle de la marée montante, le commandant prit le chemin qui s'éloignait le plus de la mer.

Ce chemin était plus tortueux que celui du labyrinthe de Crète ; mais il traversait un pays fertile, de grandes étendues plantées en manioc, en ignames, etc. Le djémadar nous fit remarquer de vastes champs de riz, et ajouta que les oranges, les mangues et des fruits d'autres espèces se trouvaient dans la forêt voisine. Tous les champs étaient entourés de haies épineuses, auxquelles les haies d'Angleterre ne sauraient être nullement comparées : douze ou quinze pieds d'élévation sur dix pieds d'épaisseur.

Le sentier passa sous une arcade taillée dans une de ces murailles, puis se déroula sur une terre inculte, où l'herbe croissait

par énormes touffes assez hautes pour vous fouetter le visage, assez épaisses pour entraver la marche.

Enfin nous revîmes la plage ; Kaolé était devant nous ; il y avait deux heures que nous étions en roue. Les fusils se déchargèrent pour annoncer notre arrivée. Du côté du djémadar, le pistolet à pierre et le vieux mousquet firent bravement leur devoir ; ils détonèrent comme de petits canons ; mais le second serviteur du commandant ne parvint pas à tirer de son arme fossile un bruit quelconque, et l'autre ne fut pas beaucoup plus heureux avec sa vieille canardière française : il y eut, entre l'explosion de la capsule et celle de la charge, un intervalle qui détruisit l'effet ; réunies, peut-être se seraient-elles fait entendre ; séparément elles furent couvertes par le murmure des flots qui venaient baigner le rivage.

L'instant d'après, nous recevions un chaleureux accueil de Sorghi, du djémadar Sebr et de ses Béloutches. Sorghi, pour lequel j'avais une lettre de recommandation de Lakhmidass, fermier de tous les revenus du sultan, était le collecteur des douanes de la terre ferme. Ce fut chez lui que nous allâmes d'abord. Je lui demandai où l'on pouvait trouver des porteurs. Il nous conseilla d'aller à Saadani en recruter, nous promettant des lettres et des soldats qui faciliteraient nos recherches.

Au bout de quelques instants, nous reçûmes du djémadar Sebr, qui avait disparu pendant la visite, l'invitation de nous rendre à sa demeure, où nous attendait un grand repas : trois vieux coqs, mis à la broche en toute hâte, au sortir de la basse-cour ; trois sortes de pâtisseries arabes, servies chacune sur trois plats différents ; deux assiettes de vermicelle noyé dans le sucre ; et, pour entrée, l'inévitable sorbet.

J'essayai d'une aile de volaille ; couteaux et fourchettes manquant sur la table, il fallut me servir de mes doigts. Le repas fini, on servit du thé, assez bon comme parfum, mais sucré à soulever le cœur. Puis vint le café, heureusement sans sucre, et cependant impuissant à délivrer nos palais de leur excès de matière saccharine. Enfin, une rasade d'eau fraîche, qui nous parut excellente.

Comme nous quittions la salle, notre escorte fut invitée à se partager les restes, et nous allâmes, avec tous les convives, nous asseoir cérémonieusement sous la vérandah. L'interprète aidant nos askaris à faire disparaître les reliefs, la conversation fut nécessairement très limitée.

Quand il ne resta plus rien, notre escorte se reforma dans l'ordre qu'elle avait suivi pour venir, et nous reprîmes le chemin de Bagamoyo, accompagné de notre hôte et de quelques-uns de ses fils, qui voulurent nous reconduire jusqu'à une certaine distance. La marée descendait, ce qui nous permit de faire la route au bord de la mer, sur le sable ferme que l'eau venait de découvrir.

Le lendemain matin, Bilâl partait pour Saadani, avec deux soldats du djémadar, trois des nôtres et un indigène intelligent du nom de Sadi, qui devait lui servir d'interprète et de sergent-recruteur.

Dans la soirée, comme pour faire diversion, un incendie éclata ; sept ou huit cases brûlèrent jusqu'au niveau du sol. Nous courûmes à la caserne où étaient nos munitions, afin de prendre les mesures nécessaires, dans le cas où le feu s'étendrait de ce côté ; cela nous fit passer devant le lieu du sinistre.

Àpart quelques individus qui discutaient et vociféraient à toute vapeur, les indigènes regardaient les flammes avec une apathie dont rien ne semblait pouvoir les faire sortir. Par bonheur il n'y avait pas de vent ; et quand il eut dévoré le groupe de cases où il avait pris, le feu s'éteignit de lui-même.

La plus grande partie du lendemain fut consacrée à payer les porteurs. Les goûts particuliers de chacun d'eux et la difficulté qu'ils semblent tous avoir à prendre une décision et à l'exprimer, font de cette corvée de la paye tout ce qu'il y a au monde de plus fastidieux. Un homme est appelé ; il répond : « Ay-ouallah », mais il ne bouge pas. Quand, à la fin, il lui plaît de sortir des rangs, vous lui demandez comment il désire recevoir l'acompte qui lui est dû. Après dix minutes de réflexion arrive la réponse : tant de dollars, tant de méricani, tant de kaniki. Sa paye est faite ; il demande à changer une pièce d'or pour des picés ; il faut compter tout ce billon crasseux. Vous croyez en être quitte ; nullement : votre homme éprouve le besoin de troquer deux brasses de méricani pour deux de kaniki, ou vice versa ; puis il sollicite un doti de gratification ; encore deux brasses à auner.

De temps en temps nous menions le soir quelques-uns de nos hommes sur la plage pour les faire tirer à la cible ; d'abord un coup à poudre, puis trois tours à balle, dans une case vide, à cent pas de distance.

Tous les matins nous passions nos soldats en revue. Cette mesure nous avait paru nécessaire. En pareil cas l'honneur de porter le drapeau revenait à Ferradi et à Oumbari, deux anciens compagnons de Speke.

Nous avions donné pour uniforme à nos askaris une jaquette rouge, un fez de même couleur, une chemise blanche, et le cummer bund ; Bombay et les autres chefs portaient les galons des officiers non commissionnés.

Le 8 février, jour de grande fête pour les Arabes, tous nos askaris musulmans nous honorèrent d'un salam particulier, et sollicitèrent de nous une petite gratification. Bombay nous expliqua que c'était la Christmas des mahométans, et chacun de nos hommes reçut un schelling pour faire un petit extra. Le même jour, nous eûmes la visite du djémadar Sebr et du commandant en chef, qui positivement avait une chemise propre, c'est-à-dire une chemise neuve.

Daous.

Nous étions alors très pressés de retourner à Zanzibar, pour achever nos préparatifs ; mais obtenir une daou paraissait être d'une difficulté insurmontable. En attendant, la besogne ne manquait pas ; il fallait trouver des pagazis et harnacher les ânes. Confectionner des bâts et des selles n'était pas très difficile ; mais faire des étriers et des mors devenait embarrassant. Toutefois, avec le concours d'un forgeron du pays le problème fut résolu ; et bien que le travail fût des plus grossiers, nous espérâmes que le produit serait d'un bon usage.

Chapitre02

Ce ne fut que le 11 février que nous pûmes avoir une daou et partir pour Zanzibar, ce que nous fîmes de grand matin. Nous avions

à bord le P. Horner, qui se rendait en France, où il devait faire un bref séjour, motivé par une circonstance douloureuse.

Quand nous fûmes à moitié chemin, le vent tomba ; quelques daous nous accompagnaient, et les chaloupes du Daphné, alors en croisière, nous accostèrent pour visiter notre barque. Peu de temps après, nous les vîmes aborder une autre daou, qui, je le crois du moins, était de bonne prise. Le courant nous ayant emportés assez loin, vers le sud, nous nous décidâmes à jeter l'ancre ; mais au coucher du soleil une forte brise se leva, soufflant en notre faveur, et nous fit gagner Zanzibar.

Nous y trouvâmes le Pundjâb, commandé par le capitaine Hansard, qui insista pour nous recevoir et nous garder à son bord, installation beaucoup plus confortable que celle de la prison anglaise. Le Pundjâb avait amené Murphy et apportait d'Angleterre tout ce que j'avais demandé ; en outre, il avait pour nous des munitions, deux tentes du modèle employé dans la guerre d'Abyssinie, et qui nous étaient données par le gouvernement de l'Inde ; enfin, un bateau en caoutchouc que nous devions à la bonté du major Evan C. Smith, secrétaire de sir Bartle Frere.

Ce bateau et les deux tentes, que, pendant notre séjour au Caire, le major avait demandées par le télégraphe à la maison Mathews, de Cockspur street, furent d'un excellent usage et nous rendirent grand service.

Pour le reste de nos acquisitions, nous eûmes recours aux magasins de Tarya Topan, à ceux de Rosan, de Charlie et de différents Joés portugais, nous approvisionnant de tous ces riens si nécessaires en pays sauvage. Une caravane, ainsi qu'un vaisseau, et plus encore, puisqu'elle n'a pas l'occasion de renouveler ses

fournitures, doit pouvoir se suffire. Une fois partie, elle ne trouvera nulle part à acheter de fil, d'aiguilles, de boutons, d'épingles, etc., etc., mille choses sans lesquelles il n'y a pas de comfort.

Tarya Topan, un Hindi, plus disposé qu'aucun autre à nous venir en aide, est l'un des hommes les plus influents de Zanzibar.

Charlie est un Français, un original qu'il faut connaître pour l'apprécier à sa juste valeur. De chef de cuisine au consulat britannique, il est devenu l'un des notables de la ville. Tous les vaisseaux de la marine anglaise, qui arrivent dans le port, sont approvisionnés par Charlie de viande de bœuf et de pain frais ; et le seul établissement qui, dans l'île, approche d'un hôtel lui appartient. On trouve chez lui des collections d'objets de toute espèce, de toute nature. Il ne sait ni lire ni écrire, n'a qu'une idée vague de ce qu'il possède et se contente de dire aux chalands :

« Fouillez dans mes magasins ; si vous y rencontrez ce qui vous manque, payez-le ce que ça vaudra. »

Il n'a pas appris l'anglais, a oublié une partie du français, et fait des deux langues un patois amusant. Inutile de dire que ses affaires sont en désordre ; néanmoins il prospère ; sans doute en raison de sa nature généreuse. Je crois que peu de gens auraient le courage de le tromper.

Rosan est un Américain, également fourni d'objets de toute sorte ; quant aux Joés, ce sont des Goanais à la fois tailleurs, barbiers, débitants de boissons, gens à tout faire et faisant tout ce qui se présente.

Le docteur Kirk nous obtint des lettres de Sa Hautesse, et, chose peut-être plus précieuse, la recommandation d'un Hindi,

fermier des douanes, auquel presque tous les traitants que l'on rencontre dans l'intérieur doivent de l'argent, ce qui donne à ses injonctions un poids considérable.

Un dîner d'adieu nous fut offert au consulat, un autre à bord du Glascow, vaisseau amiral ; et nous repartîmes pour Bagamoyo dans une daou chargée de tous nos bagages. À notre arrivée, nous eûmes la satisfaction d'être chaleureusement et bruyamment accueillis par nos hommes, qui, chose merveilleuse à dire, n'avaient rien fait de reprochable pendant notre absence.

Remis immédiatement à l'œuvre, nous nous occupâmes de chercher des porteurs ; ce que nous fîmes sans relâche avec tout le zèle dont nous étions capables : la masika, ou saison pluvieuse, arrivait, et son approche donnait à chaque jour de retard une réelle importance. Je numérotai les fusils dont le War Office avait pourvu l'expédition et les distribuai à nos hommes, qui furent très-fiers d'être armés à l'européenne. Je dois ajouter que pendant toute la durée du voyage, au milieu des plus rudes épreuves, ces armes furent entretenues avec un soin qui aurait fait honneur à n'importe quels soldats.

Voyant que les pagazis ne venaient pas vite et que nos engagés étaient difficiles à réunir, je résolus d'aller camper hors de la ville, pour faire comprendre que nous allions nous mettre en marche et qu'il n'y avait pas à espérer un plus haut salaire en tardant à se présenter. J'espérais aussi, par ce moyen, introduire une certaine discipline dans la masse hétérogène dont notre bande se composait. En conséquence, j'allai avec Dillon explorer le voisinage. Nous jetâmes notre dévolu sur un joli endroit, situé à quatre milles de Bagamoyo, à côté d'une plantation appelée Chammba Gonéra.

Au moment où nous allions quitter la ville, tandis que j'inspectais les armes et surveillais l'abreuvement de nos bêtes, il nous arriva une affaire qui aurait pu devenir sérieuse, et qui, dans tous les cas, fut déplaisante. L'ânier, qui prenait soin de nos montures, un jeune garçon, se disputa avec une jeune esclave à qui des deux tirerait du puits le premier seau d'eau. Un Arabe, témoin de la querelle, se jeta sur notre groom et commença à le battre. Un de nos askaris s'élança vers Arabe et lui asséna sur la tête un coup de bâton qui le renversa. N'approuvant pas cette justice sommaire, je fis arrêter l'askari.

Cinq minutes après, l'Arabe, revenu de son étourdissement, arriva le sabre à la main, l'écume à la bouche, jurant « qu'il tuerait le chien du Nazaréen et qu'il mourrait heureux ». Il était suivi d'une foule d'amis hurlants, qui néanmoins furent assez sages pour l'empêcher d'exécuter ses projets de meurtre. J'ordonnai à mes hommes de mettre la crosse en l'air et de demeurer complétement impassibles : une collision devenait imminente, rien n'aurait pu la prévenir si l'un des nôtres eût déchargé son fusil.

Dillon, Murphy et moi, entièrement désarmés, nous restions entre la foule et nos soldats, allant et venant, gardant notre sang-froid, bien qu'à plusieurs reprises l'Arabe, dont la fureur ne se distinguait plus de la folie, eût échappé aux mains de ceux qui voulaient le retenir et se fût tellement approché de nous, que j'avais calculé mes chances de lui saisir le poignet et de l'empêcher de m'abattre d'un coup de sabre.

Au bout de quelque temps, le djémadar Issa parut avec ses Béloutches et dispersa la foule. Je lui dis qu'ayant mis en prison celui de nos soldats qui avait frappé l'Arabe, j'attendais de lui qu'à

son tour il arrêtât celui-ci. Le djémadar promit de faire droit à notre requête, et nous regagnâmes notre logement.

Peu de temps après, nous vîmes entrer notre propriétaire en grand émoi. Il nous dit que l'Arabe et ses amis avaient tout brisé dans sa boutique, menaçant de le tuer, s'il refusait de leur montrer le chemin qui conduisait à nos chambres, et n'avaient cédé qu'à l'intervention des Béloutches.

J'envoyai chercher le commandant Issa. « Le drapeau britannique, lui dis-je, a été insulté par l'attaque de la maison sur laquelle il flotte ; si le coupable n'est pas arrêté immédiatement, j'en référerai à l'amiral, qui est maintenant à Zanzibar. » En même temps, j'écrivis au djémadar Sebr pour le requérir de venir aider par sa présence au rétablissement de l'ordre.

Il y eut un moment de calme. Sur ces entrefaites, un orage nous ayant fourni beaucoup d'eau, nous profitâmes de l'occasion pour laver nos chiens. Comme nous étions engagés dans cette opération intéressante, vêtus simplement de nos pydjamas et d'eau de savon, le turban du djémadar Sebr apparut en haut de notre échelle. D'un bond nous fûmes dans la pièce voisine, d'où nous revînmes suffisamment habillés pour recevoir notre visiteur d'une manière convenable.

Il se dit tout d'abord dans l'impossibilité de rien faire. Mais nous soutînmes nos droits, en qualité d'Anglais, et nous continuâmes à demander que l'homme qui avait insulté notre drapeau et qui avait menacé nos personnes fût mis en prison, ou bien que nous porterions l'affaire à Zanzibar, ajoutant qu'en pareil cas — le djémadar devait le savoir — ni son emploi, ni celui du commandant Issa n'aurait une durée de cinq minutes.

Les deux officiers n'en essayèrent pas moins de courir avec le lièvre ; mais, nous voyant résolus à ne pas reculer, ils promirent de faire droit à notre demande, et nous apprîmes dans la soirée que l'homme était en prison.

Il y eut ensuite, à propos du fait, deux journées de palabres. Nous voulions que le prisonnier reconnût ses torts, ou qu'il fût envoyé à Sa Hautesse. Les deux djémadars et les notables de la ville désiraient que l'affaire n'allât pas plus loin ; nous ne pouvions pas nous entendre.

Le troisième jour, nous eûmes la visite du père de l'offenseur, un bel Arabe, à barbe grise, à l'air plein de noblesse, qui me rendit confus en s'agenouillant devant moi et en me baisant les mains. Son fils était malade, me dit-il ; mais lui et quelques-uns des principaux habitants se rendaient responsables de ses actes.

L'humiliation de ce vieillard fondit ma résistance, et je consentis sur-le-champ à la libération du coupable. Toutefois, j'ajoutai qu'à l'avenir nous porterions des pistolets, et recommandai à l'Arabe de dire à son fils que, s'il menaçait de nouveau quelqu'un des nôtres ou s'il tirait son sabre en face de nous, il recevrait une balle.

Ainsi fut terminée cette désagréable affaire, qui en somme tourna à notre avantage : elle prouva que, si nous savions nous faire respecter, nous n'étions pas des gens vindicatifs.

Nous partîmes bientôt pour Chammba Gonéra, où nos tentes furent plantées à l'ombre de manguiers énormes, sur une pente herbue, dont un ruisseau arrose la base, ruisseau qui va rejoindre le Kinngani.

Le soir, nos vingt-quatre ânes étaient mis au piquet, sur deux lignes ; pendant le jour, on les entravait dans un endroit où l'herbe était bonne et l'ombre suffisante. Les ânes de selle, en outre de ce qu'ils mangeaient au pâturage, avaient une mesure de grain.

Beaucoup d'opposition nous étant faite à Bagamoyo au sujet du recrutement des porteurs, et ceux qui devaient nous aider profitant de notre besoin de partir pour nous exploiter d'une manière révoltante, j'écrivis au docteur Kirk. Bien qu'il fût très occupé, il vint immédiatement et usa en notre faveur de toute son influence, qui est plus grande à Zanzibar que celle d'aucun autre personnage. Accompagné du capitaine Bateman, commandant du Daphné, et de quelques-uns des officiers de ce vaisseau, le docteur Kirk visita notre camp. Il nous dit, le soir, qu'il avait été très satisfait de tout ce qu'il avait vu dans cette visite ; l'approbation d'un voyageur aussi expérimenté nous fit grand plaisir.

Camp à Chammba Gonéra.

Les choses allèrent un peu mieux pendant quelques jours, puis elles reprirent l'ancienne allure. À les entendre, le djémadar Issa et Abdallah Dina faisaient tout leur possible pour nous venir en aide ; mais en réalité ils nous contrecarraient de tout leur pouvoir ; car plus notre départ serait retardé, plus ils nous soutireraient d'argent.

En allant camper à Chammba Gonéra, nous avions cru pouvoir établir dans notre bande une certaine discipline ; sous ce rapport le camp ne servait à rien : dès qu'ils avaient reçu leurs rations, nos engagés couraient à la ville. J'avais pensé à les envoyer à Réhennko avec Dillon et Murphy, en attendant que j'eusse

complété la caravane ; mais ce ne fut pas possible : Murphy, s'étant beaucoup trop exposé au soleil et à la rosée, n'était pas dans le cas de se mettre en marche. Je pris un moyen terme en faisant conduire par Dillon à Kikoka, dernier poste de Sa Hautesse au-delà du Kinngani, tous les hommes que nous pourrions réunir et la plupart des ânes.

Presque aussitôt que Dillon nous eût quittés, Murphy et moi nous fûmes saisis par la fièvre. Pour tous les deux, l'attaque fut violente ; mais j'eus la chance de m'en débarrasser au bout de trois jours, tandis que chez Murphy elle parut vouloir être tenace. En conséquence, je rappelai Dillon, pour que le malade eût les secours de la médecine.

Le même jour, une lettre du docteur Kirk m'annonça l'arrivée de sir Bartle Frere et de son état-major, qui venaient à Bagamoyo, sur le Daphné ; le consul me priait d'en informer la Mission française.

Je fis seller mon âne et courus à Bagamoyo. Après m'être acquitté de mon message, je parlai aux missionnaires de l'état de Murphy ; sur quoi le P. Germain insista pour venir à Chammba Gonéra prendre le malade et le faire transporter à l'infirmerie de la Mission.

Sir Bartle Frere arriva le lendemain. En débarquant, il fut salué par tous les Hindis que renfermait la ville, un groupe de sycophantes, qui depuis notre arrivée agissaient contre nous, parce qu'ils nous supposaient attachés à la légation chargée de supprimer la traite, et qui maintenant faisaient leurs salaams au chef de la légation maudite, l'assurant de leur loyalisme : « Jamais ils n'avaient participé au commerce d'esclaves. »

Sir Bartle passa toute la journée à Bagamoyo ; mais son état-major se rendit au Kinngani pour chasser l'hippopotame, qui pullule dans cette rivière.

Ce même jour, un nouveau compagnon nous était venu par le Daphné : Robert Moffat, petit-fils du missionnaire et neveu de Livingstone.

Àla première nouvelle de l'expédition, — il habitait le Natal, — il avait vendu ses champs de canne à sucre, et avait gagné Zanzibar en toute hâte, résolu à consacrer toutes ses forces et jusqu'à son dernier penny à la cause que nous avions embrassée : recherche de son oncle et découvertes en Afrique.

Je pouvais dès lors, profitant de l'avantage que nous donnait cette venue, partir avec Dillon pour Réhennko, laissant à Moffat et à Murphy le soin d'amener l'arrière-garde de la caravane, ce qui leur donnerait le temps, à l'un de se guérir, à l'autre de s'équiper. Avec l'assistance de Moffat, un rude travailleur, je réunis le plus possible de nos hommes ; porteurs et baudets furent chargés, et nous nous dirigeâmes vers Kikoka.

Ayant fait l'imprudence de sortir du camp avec des pantoufles, j'avais eu les pieds coupés par de grandes herbes vénéneuses ; ils étaient couverts de petites plaies, qui m'empêchaient de mettre des bottes et de faire un pas sans souffrir. Je montai à âne et j'ouvris la marche.

Nous cheminions sur un terrain herbeux ; tout le monde était gai comme un carillon de noce, tout allait bien. Cela dura ainsi jusqu'au fameux pont que Stanley a jeté sur une crique fangeuse. Arrivée là, mon ânesse, appelée Jenny Lind, refusa d'avancer. Je descendis pour la mener par la bride ; elle m'échappa, s'enfuit et

retourna au camp, me laissant traverser la crique pieds nus, puis me traîner à grand'peine dans une bourbe noire et tenace jusqu'à la fin de l'étape, qui se termina au Kinngani.

La marche n'avait tellement enflammé les pieds, qu'en arrivant il me fut impossible de mettre mes pantoufles. Nous procédâmes sans délai au passage de la cargaison et à celui de nos personnes ; mais il était trop tard pour faire passer les ânes.

Ni la tente ni le cuisinier n'arrivèrent ; il nous fallut coucher à la belle étoile et souper du maïs qu'un Béloutche, qui était censé garder le bac, alla chercher dans son jardin, maïs que nous fîmes griller. Heureusement la nuit fut belle, et chacun de nous dormit profondément au long d'un grand feu. Robert était de la partie.

Dès le matin, avant que le passeur fût prêt à remorquer nos bêtes, nous nous amusions à tirer sur les nombreux hippopotames de la rivière. Un énorme crocodile, se laissant aller au fil de l'eau, vint faire diversion à ce plaisir. Je réussis à lui loger deux balles dans l'échine : balle conique et balle explosible ; il bondit de toute sa longueur à six pieds en l'air ; puis il enfonça, et on ne le revit plus.

Enfin les ânes nous rejoignirent sur la rive nord du Kinngani, la tente et le cuisinier également, et nous partîmes pour Kikoka. À onze heures, nous avions gagné ce village, que nous pensions quitter le jour même. Je renvoyai Moffat, qui nous avait accompagnés jusque-là ; il allait retrouver Murphy, auquel il portait mes derniers ordres. Après son départ, nous essayâmes de rassembler nos gens pour les mettre en marche. Ce n'était pas facile : les charmes circéens de Bagamoyo avaient tant de force que nous avions une quarantaine d'absents. Il en fut de même le

lendemain matin. Je promis aux gardes du bac de les payer, si aucun de mes hommes ne passait la rivière sans un écrit signé de moi ; promesse inefficace. J'envoyai Bombay avec une escouade à Bagamoyo pour en chasser les déserteurs ; je lui donnai l'ordre de les ramener chargés de vivres.

Au bout de quatre jours, dépensés en flânerie dans le voisinage d'Abdallah Dina, à ce que j'ai su plus tard, Bombay et son escouade reparurent sans ramener personne,

Pendant ces quatre jours, un appelé Issa, natif des Comores, qui avait servi interprète à bord du Glascow et montrait d'excellents certificats, offrit de se joindre à l'expédition. J'avais besoin d'un indigène pour conduire la bande que devait amener Murphy ; cet homme servirait de guide. Il savait lire et écrire ; à l'occasion il remplirait les fonctions d'interprète, celles de garde-magasin ; et comme il était allé jusqu'au Manyéma et en d'autres lieux peu connus des gens de la côte, je pensai qu'il pourrait nous être utile par son expérience ; je l'engageai donc immédiatement.

Pendant notre séjour à Kikoka, il passa deux caravanes chargées d'ivoire, caravanes descendantes ; mais pas un des Vouanyamouési qui les composaient ne voulut venir avec nous, pas un ne se laissa tenter par nos offres : avant de rentrer dans leurs foyers, ils voulaient s'amuser à Bagamoyo.

Chapitre03

Le 28 mars, ennuyé d'attendre, je me décidai à partir, laissant aux Béloutches du fort de Kikoka les ballots que je ne pouvais pas

emporter, et dont se chargeraient les hommes qui viendraient avec Murphy.

J'appelai mes gens à cinq heures et demie du matin ; il y avait eu dans la nuit sept nouvelles désertions, qui portaient à vingt-cinq le chiffre des absents. Un plus grand nombre encore étaient cachés dans le village, dans l'herbe, dans la jungle ; de sorte qu'il nous fut impossible d'être en marche avant dix heures.

La maladresse se joignait à l'indolence ; il n'y avait pas moyen d'apprendre aux askaris à charger les ânes d'une manière convenable ; nous étions obligés de faire leur besogne, tandis qu'ils se croisaient les bras. Livrés à eux-mêmes, ils essayaient d'attacher la croupière autour du cou ; et plaçaient le coussinet de façon à le rendre complètement inutile.

Enfin la caravane s'ébranla. Pendant plus de deux heures, la marche fut agréable : un pays charmant, un sol ondulé, revêtu d'herbe, entrecoupé de lisières de haute futaie. Çà et là, des buttes couronnées d'arbres et de massifs de verdure ; tandis qu'au loin s'élevait, à notre droite, la chaîne de monticules où est situé Rosako, et où les nids de pillards qui l'avoisinent sont échelonnés sur la route qu'a suivie Stanley ; dans sa recherche de Livingstone.

Nous nous arrêtâmes pour la nuit au sommet d'un tertre. Les cabanes des hommes furent disposées de manière à former une enceinte. On dressa nos tentes au milieu du cercle, où l'on éleva une grande hutte, qui servit de magasin et de corps de garde. Avant le coucher du soleil, on attacha les ânes dans l'intérieur du camp, et l'entrée de celui-ci fut close : précaution prise à la fois contre les bêtes féroces et les voleurs.

Àl'arrivée de la caravane au lieu du bivouac, les hommes se divisaient par kammbis ou chambrées de trois à sept individus. Dans chaque groupe, l'un des membres était choisi pour faire la cuisine, tandis que les autres bâtissaient les abris.

Par l'effet de cette division du travail, dans tous les endroits où l'herbe est abondante et le bois convenable, le camp s'établit avec une rapidité merveilleuse. L'un des ouvriers apporte une perche qui formera l'arête de la toiture, et prend la direction de la bâtisse. Les autres préparent les fourches qui soutiendront la poutrelle, coupent des baguettes pour en faire des solives, fournissent l'écorce avec laquelle seront liées les pièces de la charpente, et l'herbe dont on fera la couverture et la literie.

Àl'intérieur de la hutte, chaque brin d'herbe est soigneusement arraché ; une couche d'herbe, couche épaisse, est étendue par terre, et constitue une espèce de sommier sur lequel sont posées les nattes. Quelques individus plus délicats se font, avec des branchages, une petite couchette qui les préserve de l'humidité du sol.

En moins de deux heures l'aménagement est complet. Chaque groupe se met à dîner, puis va dormir jusqu'au repas du soir, qui a lieu au coucher du soleil. Après le souper on fume, on jase, et à huit ou neuf heures, à peu d'exceptions près, tout le monde rentre dans les cabanes et s'endort. Parfois un éveillé, pensant avoir quelque chose d'important à dire à son tchoum (son ami), qui gîte de l'autre côté du bivouac, interpelle son camarade à pleins poumons et continue ses hurlements jusqu'à ce qu'il ait obtenu une réponse ; généralement ses cris lui ont fait oublier ce qu'il voulait dire, et il a mis tout le camp en émoi pour rien.

Après deux jours de marche en même pays, les guides nous conseillèrent de faire halte pour nous ravitailler. Je partis donc avec Bombay et un certain nombre d'hommes pour un village que l'on disait être voisin, laissant à Dillon la surveillance du camp. Afin de paraître aux yeux des naturels en tenue convenable, j'avais pris une tunique blanche, un pantalon d'égale blancheur et mis un voile vert à mon casque ; tenue qui, d'après Dillon, me faisait ressembler à un paysan de théâtre, au jour de ses noces.

Dans tous les cas, j'étais mal équipé pour une après-midi pluvieuse, comme me l'apprit bientôt une averse diluvienne qui, en quelques minutes, me trempa jusqu'à la moelle, fit du sentier un ruisseau, et d'un noullah, que j'avais passé le matin à pied sec, un torrent considérable ; mais croyant à la proximité du village, je continuai ma route.

Une marche de sept milles nous conduisit à un petit groupe de cases en formes de ruches ; c'était la capitale du district. Le chef n'était pas là ; et son fils, un élégant infatué de sa personne, ne voulut rien vendre en l'absence du maître. Après beaucoup de marchandage, j'obtins de l'un des villageois une chèvre et quelques œufs, mais ne trouvai rien pour mes hommes.

Poursuivant nos recherches, nous traversâmes un affluent du Kinngani, où l'eau nous monta jusqu'aux aisselles, Nous découvrîmes ensuite quelques misérables huttes, d'où mes gens ne purent tirer qu'une ou deux racines de manioc.

L'heure était avancée ; il fallait revenir. Bombay nous dit qu'il connaissait un chemin de traverse ; nous le prenons pour guide ; et nous voilà plongés dans un fouillis de grandes herbes ruisse-

lantes. Le jour s'en va ; nous sommes toujours dans l'herbe, en pleines ténèbres, et complètement perdus.

J'avais bien cru m'apercevoir que Bombay faisait fausse route ; mais lui et tous les autres avaient prétendu le contraire, et je n'avais pas insisté. J'ignorais alors que l'Africain, bien qu'il se rappelle les moindres détails du sentier qu'il a suivi une fois, est inhabile à s'ouvrir un nouveau chemin. Vers neuf heures, nous trouvant dans un marécage boisé, et nos coups de fusil n'obtenant pas de réponse, je cherchai un endroit relativement sec, où l'on pût allumer du feu, s'établir le moins mal possible et faire rôtir la chèvre.

L'endroit fut découvert et la chèvre mise à la broche. Assis près de la flamme, le dos appuyé contre un arbre, j'essayai de manger un peu de viande ; mais la fatigue empêcha les morceaux de passer. Quant à mes compagnons, ils eurent bientôt expédié la bête.

Aux premières lueurs de l'aube, nous étions en marche. Bientôt nous rencontrâmes des gens que Dillon avait envoyés à notre recherche. Une heure après j'avais gagné le camp, où je me traînai vers mon lit ; car cette nuit passée en plein air, et dans un endroit insalubre, m'avait donné la fièvre.

Pour ajouter à mon ennui, j'avais découvert que si, au lieu d'écouter Bombay, j'avais suivi la direction que je voulais prendre, nous aurions été de retour le soir même.

En arrivant j'étais loin d'avoir le même aspect qu'au départ. Jaquette et pantalon étaient mouillés, déchirés, couverts de boue ; mon voile avait déteint ; et la figure, le casque et les épaules étaient d'un vert pois uniforme.

Une escouade avait été envoyée au sud du Kinngani pour chercher des vivres ; elle revint au bout de trois jours, n'ayant trouvé que du manioc et seulement pour une journée.

Pendant que nous étions là, Robert Moffat nous apporta des lettres du docteur Kirk et d'autres personnes de Zanzibar, ainsi que nos dépêches d'Europe. Il nous donna en même temps des nouvelles de Murphy. Ce dernier était presque entièrement rétabli ; il avait fait abandonner le camp de Chammba Gonéra, et tout le monde était avec lui à Bagamoyo.

Robert n'en pouvait plus ; cette course l'avait exténué. Je lui fis prendre un âne pour retourner auprès de Murphy ; il nous quilla et nous repartîmes.

Ànos trois jours de repos succédèrent trois jours de marche dans une contrée qui ressemblait à un parc : un ensemble de prairies avec des bouquets d'arbres, çà et là de petits étangs, de petits bassins où croissaient de beaux nénuphars à grandes fleurs blanches, d'autres à fleurs bleues ; et, dans l'herbe, des lis blancs de toute beauté.

J'avais toujours la fièvre ; tant que durait la marche, je parvenais à rester sur mon âne et à me conserver les idées nettes ; mais arrivé au camp j'étais pris de délire et ne pouvais pas rester debout.

Pendant ce temps-là, Dillon avait toute la peine ; il était seul pour mener la caravane ; néanmoins, grâce à sa vigilance, tout marcha sans encombre.

Le troisième jour, on nous parla d'un village qui se trouvait sur la route ; nous y envoyâmes des messagers pour prévenir le

chef de notre approche. Il nous fut rapporté des bruits étonnants : le chef ne voulait pas nous laisser passer ; mais chacun de nos hommes donnant une version différente, nous pensâmes que le rapport était faux.

Toutefois, comme il y avait eu récemment de grandes difficultés entre le chef de ce village et des bandes de pillards venues de Vhouinndé, nous fîmes halte pour attendre une réponse à notre message.

Le 7 avril, la réponse n'étant pas arrivée, nous partîmes de grand matin. À midi, nous avions gagné la frontière du district de Msouhouah : de tout côté, des jardins et des champs, du maïs, des patates, des citrouilles, mais pas d'autre signe d'habitations que les spirales de fumée bleuâtre qui s'élevaient du plus épais des jungles.

Sur la route, nos hommes avaient été pris de panique. Quelques-uns d'entre eux, qui formaient l'avant-garde, étaient revenus à toutes jambes, la terreur peinte sur le visage, déclarant qu'ils avaient vu des gens armés (comme si en Afrique on sortait sans armes), qu'il fallait retourner à Bagamoyo, que ce serait folie d'aller plus loin. Nous parvînmes à calmer l'agitation et à persuader aux moins lâches de la bande d'aller parler à ces hommes redoutables. L'un de ceux-ci, qui avait l'armement complet, une lance, un arc, des flèches, etc., revint avec nos braves et voulut bien nous servir de guide. On dressa le camp de bonne heure. J'étais si malade de fièvre et de fatigue, que je me couchai immédiatement.

Le lendemain, le chef vint nous voir. Il nous permit de nous établir près de son village ; puis il m'annonça que par suite d'un

arrangement qu'il avait fait avec les gens de Vhouinndé nous avions à lui payer le mhonngo, c'est-à-dire le tribut.

Les deux peuplades s'étaient fait longtemps la guerre sans que, de part et d'autre, la victoire fût décisive ; et ne pouvant pas se dominer, elles avaient fini par s'entendre. Notre chef s'était engagé à livrer à ses anciens adversaires un certain nombre d'esclaves ; il avait reçu en échange l'autorisation de frapper un droit sur toutes les caravanes qui passeraient chez lui, caravanes parties de n'importe quel point de la côte, excepté de Vhouinndé.

Cet incident montre combien le sultan de Zanzibar a peu d'influence sur ses sujets de la terre ferme, et combien il lui est difficile, même avec les meilleures intentions du monde, de supprimer la traite de l'homme dans ses provinces continentales.

Dillon, à son tour, alla voir le chef, qui fut très-courtois et fixa le mhonngo à trente dotis (soixante brasses de cotonnade).

Le jour suivant, après une marche d'une heure et demie, nous nous arrêtâmes à la porte de Msouhouah. Six ou huit grandes huttes bien construites et bien tenues formaient tout le village mais il y avait une autre bourgade dans la jungle voisine.

Tous ces hameaux, bâtis en pleine jungle, n'ont d'autre accès qu'un chemin tortueux, sentier fort étroit d'une fermeture facile, et en cas de guerre ils deviennent imprenables avec les faibles moyens dont l'ennemi dispose. Grâce à leurs forteresses, les gens de Msouhouah peuvent chasser l'esclave sur les terres du voisinage sans crainte de représailles, et les marchés de la côte leur assurent le placement des victimes.

La famine, disait-on, sévissait en face de nous ; il fallait acheter des vivres. L'aimable chef, assurant qu'il serait dangereux pour nos hommes d'aller à la recherche des provisions, offrit d'y envoyer ses propres sujets ; il ne demandait en échange de ce service, qu'à toucher d'avance le prix des denrées. Quand l'obligeant personnage eut reçu l'étoffe, il trouva de nombreuses excuses pour ne pas tenir sa promesse ; et après cinq jours d'attente il nous fallut partir, n'ayant de vivres que pour quatre repas.

Quelques chefs du voisinage profitèrent de ce délai pour venir réclamer le tribut. Je fus assez fou pour donner à l'un d'eux qui s'appelait Mtonnga, soixante brasses de cotonnade (méricani et kaniki) et sept brasses d'étoffe de couleur ; Bombay n'avait persuadé que ce chef demeurait sur notre passage et nous susciterait de grands embarras, si nous refusions de le satisfaire. Je découvris plus tard que le village de ce fourbe n'était pas sur la route que nous suivions, mais au nord de celle-ci, et un peu derrière nous. Un autre, un appelé Kasouhoua, ne demanda rien moins que deux balles d'étoffe ; je découvris heureusement que nous l'avions déjà passé.

La veille de notre départ, nous avions eu la visite des chefs d'une caravane qui avait quitté la côte avant nous, et que des difficultés avaient retenue sur la route de Stanley. Cette caravane, qui appartenait à un Arabe, comptait cependant sept cents hommes, dont la moitié avait des armes à feu.

Notre longue halte à Msouhouah ne fut pas tout à fait inutile ; elle nous donna le loisir d'améliorer les bâts de nos ânes, et me délivra de ma fièvre. Mais pendant ce temps-là un de nos pagazis mourut subitement, et il y eut cinq ou six désertions.

Camp à Msouhouah.

Le 14 avril, ce fut avec beaucoup de peine que la caravane se remit en route. Dès que le repos a excédé la mesure ordinaire, il est toujours difficile de partir.

Sur les huit heures nous rencontrâmes un camp d'Arabes, ou il y avait sept tentes appartenant aux propriétaires de différentes sections. Chacune de ces tentes avait une enceinte d'étoffe ou une palissade faite avec de grandes herbes, pour soustraire aux profanes les mystères du harem.

Les chefs de cette caravane étaient dans un extrême embarras, par suite de la désertion d'un grand nombre de leurs pagazis. J'appris alors combien j'avais à me féliciter de n'avoir perdu qu'une demi-douzaine de mes porteurs, pendant que nous étions à Msouhouah. Les jungles et les hameaux de ce canton fournissent tant de cachettes, qu'il est presque impossible de retrouver les fugitifs, et, pour les gens de la côte, Msouhouah est le lieu de désertion par excellence.

Ces Arabes exprimèrent le vœu de se joindre à nous. Sans les bruits de famine que l'on faisait courir, je n'aurais pas mieux demandé que de faire route avec eux ; mais se procurer des vivres pour tant de monde eût ralenti la marche, en supposant même que le ravitaillement fût moins difficile qu'on ne nous le faisait craindre, et je voulais gagner la plaine de la Makata le plus tôt possible ; chaque jour de retard augmentait le risque de la trouver inondée.

Ne nous arrêtant qu'une demi-heure, nous fîmes ce jour-là dix bons milles, traversant un plateau situé à quatre ou cinq cents pieds au-dessus de notre point de départ. Devant nous se dressait

fièrement une chaîne de hautes collines, coiffées de nuages. Le pays était bien cultivé et de nombreux villages s'apercevaient dans les haies, faites de grands arbres, et dans les bouquets de bois. Où le sol n'était pas mis en culture ou couvert de jungles, l'herbe était excellente. La tsélé ne se voyant nulle part, je fus surpris de l'absence de bétail ; car ce pays, bien arrosé, ayant assez d'arbres pour donner de l'ombre pendant la chaleur du jour, semblait destiné à nourrir des troupeaux.

Chaque endroit cultivé renfermait une maisonnette, ou, pour mieux dire, un hangar. Sous cet abri minuscule était des offrandes, placées là pour apaiser les mauvais esprits et les empêcher de nuire aux récoltes.

Plusieurs tombes, couvertes de vaisselle de terre brisée, me furent signalées comme étant des sépultures de chefs. On y avait aussi érigé de petites cases, dont un arbrisseau, généralement de l'espèce des cactus, formait le pilier.

Dans cette marche, nous vîmes pour la première fois des baobabs, qu'on peut appeler les éléphants ou les hippopotames du monde végétal, leurs plus petites brindilles ayant deux ou trois pouces de circonférence, et leurs formes étant d'une laideur grotesque. Celle-ci, toutefois, est atténuée par la beauté de leurs fleurs blanches et le vert tendre de leur feuillage.

À Kisémo, le chef nous amena une de ses chèvres et demanda un tribut de cinquante dotis ; mais comme ce n'était qu'un « petit voleur », sa demande ne fut pas écoutée. Il reçut de nous quatre dotis (huit brasses de cotonnade) en payement de sa bête, quatre dotis comme présent ; et malgré la différence qu'il y avait entre ce chiffre et celui de ses prétentions, il se déclara très-satisfait.

Au départ, le sentier nous fit gravir une côte rapide et traverser un plateau qui, avec de légères ondulations, s'incline à l'ouest jusqu'à une pente abrupte, dont la descente nous conduisit dans la vallée du Lougérenngéri. Des affleurements de grès et de quartz se faisaient souvent remarquer ; les cailloux, cristallins abondaient ; et le sous-sol, rougeâtre par endroits, ailleurs formé de sable pur, d'un blanc d'argent, était revêtu d'une couche épaisse d'humus.

Un grand nombre de belles fleurs réjouirent nos yeux pendant cette marche ; entre autres des lis tigrés, des convolvulus, des primules d'un jaune superbe, et une plante dont la fleur a un peu l'aspect de celle d'une digitale dont la corolle serait dressée. Jusque-là, nous avions rencontré des primevères blanches, ainsi que de grandes marguerites jaunes et de petites fleurs bleues ou rouges, qui ressemblaient beaucoup à nos myosotis.

Après avoir descendu la pente dont il vient d'être question, nous vîmes des arbustes épineux de la taille de l'osier, qui portaient de grandes fleurs violettes en forme de campanule.

Ici, le Lougérenngéri coule dans une large vallée à fond plat, où, quand des orages exceptionnels gonflent ses eaux, il cause de grands désastres. En 1872, par suite des pluies dont fut accompagné l'ouragan qui fit tant de dégâts à Zanzibar, il emporta en deux heures vingt bourgades et noya un grand nombre de personnes ; le chiffre exact des morts n'a jamais été connu. En véritables fatalistes, les survivants n'en sont pas moins revenus occuper les mêmes sites ; quelques-uns seulement ont eu la sagesse de se mettre à l'abri de l'inondation en s'établissant sur des éminences. Nous plaçâmes le camp près de l'une des bourgades de

ces gens avisés, et nous fûmes bien reçus par le chef qui mit à notre disposition une couple de huttes pour serrer nos ballots.

Fleurs de la vallée du Lougérenngéri.

En face de nous, de l'autre côté de la rivière, se dressaient les montagnes que nous voyions depuis deux jours.

Àl'arrivée, Bombay nous avait dit : « Maître, Lougérenngéri tout près, sautez-le demain. » Mais le jour suivant, quand il fallut partir, s'éleva l'ancien cri de : « Maître, devant nous, pays de famine, » et je fus obligé de faire halte et d'envoyer aux provisions. La recherche d'ailleurs fut heureuse, elle nous valut pour trois ou quatre jours de vivres.

Vers midi, l'une des sections de la caravane qui voulait se joindre à la nôtre passa devant nous et alla camper sur la rive droite du Lougérenngéri ; les autres Arabes, compagnons de cette bande, se rendaient chez les Vouarori et chez les Vouabéna.

Le lendemain matin à cinq heures, nous étions prêts à partir. Au point du jour nous traversions le gué ; les Arabes n'avaient pas encore levé le camp ; leur chef, Hamis-Ibn-Sélim vint nous saluer au passage, et envoya son tambour battre devant nous jusqu'à une certaine distance.

Àl'endroit où nous l'avons traversé, le Lougérenngéri, dont le canal a deux cent cinquante yards d'une rive à l'autre, et des berges de vingt-cinq pieds de hauteur, qui sont dépassées par les grandes eaux, avait alors seulement trente yards de large et ne nous monta que jusqu'au genou. Le fond du lit, à cette place, est formé de sable blanc, mêlé de galets de quartz et de granit, et jonché de gros blocs de granit, blocs erratiques fortement usés par

les eaux. Dans le voisinage, beaucoup d'anciens champs étaient couverts de sable qu'y avait déposé l'inondation de 1872.

Nous avions fait sept milles dans un pays inhabité, revêtu de bois épais, lorsque nous fûmes rejoints par la caravane d'Hamis. J'avais pris de l'avance sur la nôtre, et m'étais assis pour me reposer : la fièvre m'avait laissé une grande faiblesse ; ce que voyant, Hamis eut l'obligeance de m'offrir son âne ; sur mon refus, il s'assit près de moi, et me tint compagnie jusqu'au moment où arriva ma monture.

La marche, après cela, fut très-rude : des collines escarpées, des fourrés de grandes herbes, des ravins de cinquante pieds de profondeur, aux flancs abrupts, qui chaque fois nous obligeaient à décharger les ânes, à faire descendre et remonter les bagages par les hommes, puis à recharger les baudets.

Toutefois, malgré l'excédent de travail que nous occasionnaient ces transbordements et les difficultés du chemin, rendues plus grandes par ma faiblesse, le pays avait tant de charmes qu'il me faisait presque oublier la fatigue. Les collines, formées de granit pour la plupart, et, en divers endroits, composées de quartz à peu près pur, étaient couvertes de bois épais sur tous les points où les inégalités du roc avaient retenu une couche de terre suffisante. La majeure partie des arbres étant des acacias, alors en pleine fleur, tous ces bouquets blancs, jaunes ou rouges, mêlés à ceux d'autres arbres fleuris, formaient des massifs d'un effet splendide.

Ce ne fut qu'à une heure avancée de l'après-midi que nous arrivâmes au lieu de halte : une passe rocheuse qui conduit à des nappes d'eau, renfermées dans des bassins de granit. Deux de ces

étangs ont un canal de décharge ; l'un se dirige à l'ouest, l'autre au levant, et tous les deux vont rejoindre le Kinngani.

La route que nous suivions alors était la route directe ; elle nous faisait traverser les montagnes que nous avions en vue depuis Kisémo, et que Burton et Speke ont groupées avec d'autres chaînons sous le nom de montagnes du Douthoumi ; en la traversant, je me suis assuré du nom de cette partie de la chaîne, elle s'appelle Koungoua.

Par suite de la longueur et de la fatigue de la marche, la queue de la caravane était éparpillée sur la route, et beaucoup de nos traînards ne gagnèrent le bivouac qu'après le coucher du soleil.

Le lendemain nous vit en route de bonne heure, suivant un sentier qui longeait un cours d'eau, et qui n'était que l'indication d'une ligne où il fallait s'ouvrir un passage à travers un fourré d'herbes tranchantes et de bambous. Ceux-ci, les premiers que nous rencontrions, étaient couverts d'une plante grimpante ayant des fleurs géminées, dont quelques-unes étaient doubles ; cette plante ressemblait beaucoup à notre pois de senteur.

Cinq milles de ce travail nous conduisirent dans une vallée enclose par les monts Koungoua, et dans laquelle des buttes coniques, fort nombreuses, étaient couronnées de villages. La caravane d'Hamis campa dans l'une de ces bourgades, nommée Konngassa, tandis que nous faisions halte dans une autre, appelée Koungoua, du nom de la chaîne dont le pic le plus élevé nous dominait.

Des champs de maïs et de patates couvraient les flancs de ces monticules ; le fond de la vallée, fond humide, était en rizières ; dans le village, croissaient des ébéniers.

Une grande bâtisse, commencée par un Arabe avec l'intention de s'établir dans le pays, mais qui, non achevée, tombait en ruine, abrita la cargaison et donna asile à la majeure partie de la bande. Ceux de nos hommes qui ne trouvèrent pas à s'y caser partagèrent les huttes des habitants, afin d'échapper à la pluie qui tombait presque sans cesse, et qui le lendemain nous empêcha de partir de bonne heure. Elle nous arrêta, après une marche d'environ cinq milles, dans un village désert, où nos gens demandèrent à séjourner pour se procurer des vivres. Paresseux comme toujours, ils saisissaient tous les prétextes de repos ; et cet endroit, qui l'avant-veille était un pays de famine, nous était maintenant dépeint comme une terre de promission, tandis qu'en face de nous il n'y avait que stérilité.

Afin de passer le temps, Dillon et moi nous prîmes deux indigènes en qualité de guides, et nous partîmes pour la chasse ; mais bien qu'on trouvât des pistes d'antilopes et de cochons, les bêtes elles mêmes furent invisibles. Au bout d'une heure de recherché, nos guides entendant l'oiseau du miel, lui répondirent et firent un vacarme qui détruisit pour nous toute chance de succès.

Dans les fonds, le sol, gras et noir, avait été changé par les pluies en une boue tenace et glissante ; mais les éminences, étant sableuses, restaient comparativement sèches pendant les plus grandes averses.

Les Arabes qui avaient fait halte à Konngassa nous rejoignirent ; ils dressèrent leur camp près du nôtre et nous partîmes ensemble. La vallée était flanquée sur les deux rives d'une chaîne ininterrompue. Les bambous, les graminées à tige épaisse encombraient tellement le sentier, que l'on n'avançait qu'à grand'peine, et la hauteur de l'herbage nous dérobait la vue des collines,

qui, dans les rares éclaircies où elle apparaissait, était ravissante. Ainsi, à la fatigue de s'ouvrir un chemin dans ce fourré, s'ajoutait la tantalisation de se savoir entouré d'une scénerie charmante et de ne pas pouvoir en jouir.

Ce jour-là, 30 avril, la couchée eut lieu à côté de Kiroka. Ayant pris de l'avance sur nous, les Arabes s'étaient approprié ce petit village, et nous fûmes obligés de camper extra-muros. Hamis était déjà établi quand j'arrivai. Je mourais de soif et de chaleur ; il eut pitié de moi, et me fit entrer dans sa lente pour me donner un sorbet ; celui-ci malheureusement était sucré au point que, au lieu de me désaltérer, il augmenta ma soif. Je n'en fus pas moins touché de la bonne intention.

En amont de Kiroka, les montagnes continuaient à enclore la vallée, d'où nous sortîmes à l'ouest, par une gorge située à quelque hauteur. Engagé dans la passe, le chemin suivit le bord d'un lit de torrent de plus de vingt pieds de profondeur, aux berges presque verticales, et où tomba l'un de nos ânes, qui était chargé d'une caisse de munitions du poids de cent quarante livres. Cette caisse précieuse — elle renfermait nos balles explosibles — fut heureusement repêchée saine et sauve. Le baudet lui-même n'eut aucun mal, bien qu'il fût tombé sur la tête ; une petite place du front, où le poil avait été enlevé, témoignait seule de la chute qu'il avait faite.

Dans la dernière partie de la gorge, le sentier se déroula sur des rochers de grès et de quartz, où il fut très glissant, et passa entre des falaises dont les sommets, qui nous dominaient de trois cents pieds, étaient couronnés d'arbres ; puis un versant rapide, revêtu d'une argile rouge et grasse, nous ramena dans la vallée du Longérenngéri.

Bornée au sud par les montagnes de Kigammboué, d'où se précipitent de nombreux torrents, qui vont grossir la rivière, la vallée était flanquée au nord d'une série de cônes détachés. Elle est extrêmement fertile et présente une heureuse alternance de jungles, de grands bois, d'herbages et de cultures ; mais les torrents des monts Kigammboué diminuent sérieusement ces avantages par leur menace permanente à la sécurité des habitants.

L'un de ces cours d'eau torrentiels, le Mohalé, doit avoir plus d'un mille de large dans la saison des crues ; même à l'époque où nous l'avons traversé, plusieurs ruisseaux de deux pieds de profondeur fuyaient entre les fourrés de bambous qui sillonnaient le lit du torrent.

Après avoir couché dans un village appelé aussi Mohalé, et qui est bâti près de la rivière, nous arrivâmes le lendemain matin à Simmbaouéni, l'ancienne résidence de Kisabenngo, qui fut la terreur de toutes les tribus voisines.

Mais la gloire de la Forteresse du Lion est maintenant détruite et nous passâmes, bannières déployées, sans répondre aux réclamations du chef actuel, une fille de l'ancien forban, qui a bien la volonté, mais non le pouvoir d'être aussi nuisible que son père.

Ayant franchi le Mouéré, simple torrent, nous gagnâmes le Lougérenngéri, sur lequel nous trouvâmes un pont formé d'arbres tombés et dont nous nous servîmes. La rivière, en cet endroit, avait seulement soixante pieds de large, mais de quatre à six pieds de profondeur et des berges de quatorze pieds au-dessus de la surface de l'eau.

Nos gens, qui auraient voulu rester du côté de la ville, ne se prêtèrent pas volontiers au passage ; et plus de deux heures

s'écoulèrent avant que le dernier paquet et le dernier âne eussent gagné l'autre bord. En somme, la traversée eut lieu et se fit sans autre accident qu'une alerte assez vive : un des porteurs ne voulant pas se fier au pont glissant dont se servaient les autres, essaya de passer à gué et fut emporté par le courant ; mais bien qu'il parut y avoir peu de chance de le sauver, on le retira, et le seul résultat fâcheux du plongeon fut le mouillage du ballot que portait le plongeur.

Sans y réfléchir, Hamis s'était établi au bord du Mouéré ; par suite de cette imprudence, il eut à payer dix-sept dotis à la fille de Kisabenngo, tribut dont nous exempta notre passage du Lougérenngéri.

Devant nous, était la plaine de la Makata, désert fangeux qui nous obligeait à nous procurer des vivres pour tout le temps de la traversée. Ce ravitaillement nous fit rester au bord de la rivière, et nous prit toute la journée suivante. Il s'exécuta sans peine ; les indigènes accoururent en foule pour nous vendre du grain, des courges, des œufs, du miel, des haricots, des citrouilles.

Grande plaine de la Makata.

Hamis vint nous voir dans l'après-midi, qui fut excessivement pluvieuse. Pour distraire notre visiteur et croyant l'étonner, Dillon fit des tours de cartes ; mais à notre grande surprise, il se trouva qu'Hamis était plus fort que lui.

Ma tente, sur laquelle tomba une branche d'arbre en eut une déchirure d'une longueur de deux mètres ; si je n'avais pas eu la précaution de la doubler, pendant que j'étais à Kikoka, j'aurais été forcé de demander à Dillon un gite dans sa tente abyssinienne.

Mille ennuis, mille tracas nous attendaient le lendemain, à l'heure du départ. Nos gens, qui s'étaient gorgés de façon à trouver pénible de se mettre en marche, auraient volontiers passé plusieurs jours dans ce pays de cocagne. Il fallut les faire sortir du camp l'un après l'autre ; et nous n'avions pas tourné le dos qu'ils rentraient dans l'enceinte, ou allaient se cacher dans l'herbe et dans les broussailles.

Retour d'un déserteur (voy. p. 43).

Àforce de persévérance, nous finîmes cependant par les mettre en route. Longeant alors l'extrémité de la chaîne du Kihônndo, chaîne qui, du fond de la plaine, s'élève brusquement à une hauteur de huit cents pieds, nous gagnâmes Simmbo.

Tous les endroits où l'on rencontre des puits, tous ceux où il suffit de creuser à peu de profondeur pour avoir de l'eau, et auxquels une bourgade voisine ne fournit pas de désignation particulière, portent ce nom, qui est moins un nom propre qu'un terme générique. Le Simmbo dont nous parlons ici est un lieu de halte, où l'on se repose une dernière fois avant de braver les fatigues de la traversée de la Makata. Il courait, à l'égard de cette plaine marécageuse, des bruits capables de faire reculer le plus intrépide, s'il n'avait pas connu la tendance des nègres à l'hyperbole.

Ayant passé en revue la cargaison, je vis qu'il manquait un ballot ; c'était celui d'un nommé Oulédi qui avait déserté avec armes et bagages. J'envoyai immédiatement à la poursuite du fugitif cinq de mes soldats, qui revinrent le soir avec le délinquant. On l'avait retrouvé à Simmbaouéni, où il était allé, croyant que notre refus de payer la taxe le ferait bien accueillir. Il se trompait : miss Kisabenngo le rendit au chef de mon escouade,

avec la totalité de ses bagages, et ne préleva qu'une amende de sept dotis pour notre contravention.

Je fis donner à Oulédi un certain nombre de coups de fouet pour servir d'exemple ; tous ses camarades trouvèrent que le châtiment était juste. La désertion, sur cette partie de la route, n'est pas considérée comme déshonorante ; mais le fugitif se fait un point d'honneur de ne pas emporter sa charge.

Chapitre04

Nous partîmes de Simmbo le 26 avril pour l'endroit redouté, vaste plaine qui s'étend des environs de Simmbaouéni jusqu'aux montagnes de l'Ousagara. Pendant la sécheresse, elle n'offre rien de particulier et ne présente aucun obstacle ; mais dans la saison des pluies, c'est une nappe fangeuse, trouée vers le couchant par deux ou trois marais d'un passage fort pénible.

Deux heures de route en pays boisé, pays agréable, au sol rouge et sableux, nous firent arriver à cette plaine qui nous apparut sous son plus triste jour. Les pas des éléphants, des girafes et des buffles avaient fait dans l'argile détrempée des puits nombreux, où l'eau nous montait jusqu'aux genoux et qui formaient pour nos ânes de véritables pièges. Une des pauvres bêtes fut presque étranglée par son conducteur, qui, pour la tirer de l'une de ces trappes, lui avait passé un nœud coulant autour du cou.

Cinq heures de marche pour faire cinq milles ; cinq heures sous une forte pluie, et durant lesquelles il fallut traîner les ânes, veiller à ce qu'ils fussent déchargés et rechargés, y mettre la

main, et faire marcher les hommes qui voulaient s'arrêter en pleine fange, où ils n'auraient eu ni matériaux pour les huttes, ni combustible pour les feux. Coucher sans abri et dans la vase, sous une pluie froide, leur eût été fatal. Je continuai donc à les faire avancer jusqu'à trois heures de l'après-midi, alors que, sur un point relativement sec, nous trouvâmes ce qu'il fallait pour dresser le camp et alimenter les feux.

Il plut beaucoup toute la nuit ; mais, après le lever du soleil, le temps commença à s'éclaircir. À huit heures, nous reprîmes la marche sur un terrain plat, maigrement boisé, où s'élevaient quelques palmiers — des borassus flabelliformis — et où la fange était moins tenace que celle de la veille.

Une heure de route nous fit gagner un petit cours d'eau rapide, alimenté par l'égouttement du marais, et qui allait rejoindre la Makata ; il fut passé à gué. Après celui-ci, nous en trouvâmes un autre qui n'était pas guéable. Je donnai l'ordre de préparer le bateau de caoutchouc ; il n'était pas là : une partie de nos gens avaient pris en amont pour chercher un endroit où l'eau serait basse ; et à mon grand déplaisir, le porteur de la barque était du nombre. Je fis courir après lui ; l'attente nous parut longue. Nous nous jetâmes à l'eau, Dillon et moi, passant et repassant pour remorquer ceux qui ne savaient pas nager. À la fin, le bateau arriva ; la plupart de nos hommes étaient déjà sur l'autre rive. Nous nous servîmes du bateau pour transporter les bagages. Trouvant une de mes caisses, je me hâtai de changer de linge et de vêtements. Dillon, malheureusement, ne voulut pas suivre mon exemple, et resta mouillé jusqu'à ce qu'il fût transi.

Des bûchettes, des fragments d'herbe, accrochés aux branches des arbustes de la rive, à une dizaine de pieds au-dessus de la

surface de l'eau, montraient à quelle hauteur l'inondation couvrait parfois le pays.

Une demi-heure de marche, et nous arrivâmes à la Makata, rivière tumultueuse, de cent vingt pieds de large sur huit ou neuf de profondeur. Des branchages et des troncs d'arbres attachés avec des lianes, troncs d'arbres soutenus par les maîtresses branches, allaient d'un bord à l'autre, où ils s'appuyaient sur des échafaudages de même nature.

Dans la pensée des indigènes, ce pont, qui se trouvait alors presque sous l'eau tourbillonnante, suffisait parfaitement pour les bipèdes ; mais il était impraticable pour nos malheureux ânes qu'il fallut soumettre à un genre de halage dont ils se montrèrent peu satisfaits. Chacun d'eux, à son tour, fut jeté dans la rivière du haut de la berge, et tiré de l'autre bord par vingt bras vigoureux, au moyen d'une corde passée autour du cou : ce qui n'empêchait pas le pauvre animal de plonger et de disparaître jusqu'au moment où il abordait.

Le camp fut dressé à quelque cent pas de la rive. Comme il faisait beau, nous nous empressâmes de faire sécher la cargaison ; mais dans la nuit vint une averse diluvienne qui transforma le bivouac en marais, fit monter l'eau bien au-dessus du pont et remouilla les bagages.

Il était fort heureux que la rivière eût été passée la veille ; un jour de retard, et il nous aurait fallu perdre une semaine à attendre la baisse des eaux ; le courant était trop rapide pour que notre bateau eût pu servir.

Dans l'étape suivante, le chemin se déroula sur une partie de la plaine qui, étant plus élevée, se trouvait à sec. De nombreux

palmyras (borassus flabelliformis) en formaient le trait principal ; le gonflement que ces grands palmiers présentent au milieu de leur tige a, pour les yeux qui n'y sont pas habitués, un étrange aspect.

Également remarquable était la quantité de pistes d'animaux sauvages qui couvraient le sol ; pistes frayées au point que, m'étant séparé de la caravane, il m'arriva de prendre l'une d'elles pour le véritable sentier, et de la suivre pendant la moitié d'un mille avant de reconnaître mon erreur.

Nous nous arrêtâmes près d'un village appelé Mkommbennga. C'est là que Dillon eut son premier accès de fièvre, qui, sans aucun doute, lui venait d'être resté dans l'eau trop longtemps, au passage qui avait précédé celui de la Makata. De mon côté, j'avais le pied droit tellement douloureux qu'il m'était impossible de le mouvoir.

Un jour de repos ne nous rétablit ni l'un ni l'autre ; mais ce qu'on nous avait dit de Réhenneko nous faisant supposer que l'air y était pur, nous pensâmes qu'il serait bon de gagner cet endroit salubre, et nous partîmes avec l'intention de diviser la course en deux étapes.

Je souffrais trop, non seulement pour marcher, mais pour rester en selle, et je me fis porter dans un hamac. Dillon prit sa monture, un vieux baudet nommé Philosophe, à cause de la placidité avec laquelle il endurait les vicissitudes du voyage, et nous allâmes jusqu'à un petit hameau appartenant à un chef appelé Kommbéhina. Nous y passâmes la nuit. Le lendemain, Dillon était trop malade pour monter à âne. Comme nous n'avions

qu'une litière, il fut décidé que je partirais d'abord, et que je renverrais le hamac dès que j'aurais atteint Réhenneko.

Plusieurs grands villages furent croisés pendant la marche ; ils expliquaient l'état de culture du pays. À l'exception des points trop marécageux ou complètement inondés, tels que nous les trouvâmes en deux endroits, on ne voyait que des champs. Les deux espaces submergés avaient chacun une largeur de trois quarts de mille, et étaient couverts d'un à trois pieds d'eau.

Dès mon arrivée, je m'établis commodément sous la véranda du chef ; puis j'envoyai chercher Dillon.

Réhenneko est un village populeux, et je fus immédiatement entouré d'une foule ébahie, composée de gens bien vêtus, habillés comme les esclaves de Zanzibar. Ils avaient en outre pour collier un disque formé d'un enroulement de fil de laiton. Ce disque, projeté horizontalement à partir du cou, avait parfois deux pieds de diamètre et rappelait les tableaux où la tête de Jean-Baptiste est représentée dans un plat. Je n'ai vu cette parure, à la fois bizarre et gênante, qu'à Réhenneko ; mais j'ai entendu dire qu'elle était de mode dans tout le district.

Situé dans un fond, à l'entrée d'une gorge qui mène aux montagnes de l'Ousagara, le village ne me sembla pas être un séjour convenable. Je choisis donc, pour nous y établir, le sommet d'une colline, où je fis dresser ma tente. Cinq ou six de mes hommes seulement passèrent la nuit dans les cabanes qu'ils s'étaient construites. Les autres demeurèrent près des feux, n'osant pas se séparer, tant ils avaient peur des bêtes féroces. Cette peur était si grande, qu'ayant eu besoin d'eau, après le coucher du soleil, je ne

pus jamais décider aucun de ces poltrons à m'en aller chercher au ruisseau, qui n'était pas à quatre cents mètres.

Dillon arriva le lendemain ; il était toujours fort malade, et je fis établir le camp avec tout le soin qu'on y met, lorsqu'il s'agit d'une longue halte. Les cabanes des porteurs formèrent un grand cercle. Au milieu de cette enceinte, une palissade enferma nos tentes, le corps de garde et les magasins. L'espace compris entre la palissade et les cabanes servait le soir de parc à nos ânes, qui y étaient mis au piquet. Dans le jour, ils allaient au pâturage, où ils étaient libres sous la surveillance de deux hommes préposés à leur garde.

En surcroît de sa fièvre, Dillon eut une attaque de dysenterie qui l'alita jusqu'au 20 mai — il était arrivé le 2 — et je continuais à boiter, l'enflure du cou-de-pied ayant abouti à un énorme abcès. Pour comble d'infortune, à peine le camp était-il dressé, que nos gens se mettaient en grève. Ils demandaient qu'on leur donnât de l'étoffe à la place des vivres qui leur étaient fournis, et parlaient de quantités extravagantes : une brasse de cotonnade par homme, tous les cinq jours. Or, avec une brasse de cotonnade j'achetais les rations de dix-huit journées. Il fallait résister, au risque de provoquer les désertions ; céder était impossible : la moindre faiblesse n'eût fait qu'augmenter les exigences ; et toute notre étoffe y eût bientôt passé.

Pendant que Dillon était malade, voici quelle était ma routine quotidienne. Le matin, après avoir pris mon cacao, je faisais ma ronde en me traînant ; j'allais visiter les ânes, je pansais avec de l'huile phéniquée ceux qui avaient des plaies et je veillais à ce que toute la bande fût menée au pâturage. Ensuite, je passais la revue des hommes, j'inspectais les armes, j'écoutais les plaintes. Je fai-

sais nettoyer le camp, distribuer les rations ; j'envoyais des escouades dans les bourgades voisines acheter des vivres pour le lendemain. Arrivait le déjeuner ; le repas fini, j'écrivais ; puis je me mettais à l'ouvrage et de menus travaux m'occupaient jusqu'au dîner. Je prenais ensuite quelque vue, je fumais une pipe à côté de l'un des feux du camp, et la dernière bouffée dissipée, l'heure était venue de gagner mon lit.

Parfois, l'arrivée d'un visiteur rompait la monotonie de ce train-train. Un jour, un nommé Ferhann, qui était à la fois esclave d'un Arabe, et chef d'un gros village, vint nous présenter ses respects ; il nous fit cadeau d'une chèvre et de quelques volailles. Son maître, Saïd Soliman, avait été ministre des deux prédécesseurs du Sultan de Zanzibar, dont il était l'un des conseillers. Une autre fois, Séid Ibn Omar, un Omani établi à Mboumé, nous envoya son fils nous apporter son présent, et nous faire ses excuses de ce qu'il ne venait pas lui-même nous offrir ses hommages, étant retenu par la maladie.

Ces deux visites nous furent agréables ; mais la troisième fut celle d'un métis arrogant, un bravache qui entra la menace à la bouche, demandant qu'on lui livrât un de nos pagazis, lequel, disait-il, était son débiteur depuis deux ou trois ans. J'instruisis la cause. Le pagazi déclarant qu'il ne devait rien à ce métis, je refusai de le laisser prendre ; sur quoi notre matamore bondit hors du camp, sans répondre à mon adieu.

Pendant cette halte, je remis en état tous les bâts des ânes et j'inventai un coussinet du meilleur modèle, coussinet qui aurait traversé l'Afrique, si j'avais eu pour le faire des matériaux plus solides. Chacun des bâts fut pourvu de deux sous-ventrières, d'une courroie passant sur le poitrail, d'un reculement, d'une

croupière neuve ; puis au sommet du bât furent placés des crampons et des chevillots, afin qu'on pût enlever la charge et la replacer presque instantanément.

Porteurs et ballots.

Sept ânes avaient des paniers dans lesquels on mettait les munitions, tous les accessoires des fusils, et qui auraient parfaitement fait leur service s'ils avaient été plus forts. Mais nous leur faisions porter des charges trop lourdes ; et cela, joint aux coups perpétuels qu'ils recevaient en se heurtant contre les arbres, diminua tellement la durée normale de leur existence que pas un n'alla plus loin que le Tanganyika.

Je commençais à m'inquiéter de Murphy. J'avais envoyé plusieurs fois à sa rencontre et l'on ne m'avait pas rapporté de nouvelles. Enfin je reçus une lettre datée du 16. Murphy me disait qu'il était à Maholé, qu'il avait eu de nouveau la fièvre, qu'elle lui revenait de temps à autre, que Moffat l'avait prise et était fort malade.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; tous mes efforts pour communiquer avec Murphy n'avaient pu aboutir ; je savais seulement qu'il était sur le point de traverser la Makata.

Mais le 26 apparut une caravane. Un visage blanc se détachait de la foule des sombres figures, un seul !

« Où est l'autre ? » fut le cri simultané qui s'échappa de nos lèvres. « Quel est celui qui manque ? »

La bande approchait ; notre anxiété allait croissant. N'y pouvant plus tenir, je me traînai au bas de la colline, où je reconnus Murphy.

« Et Moffat ? lui criai-je.

— Mort ! » me fut-il répondu.

Le triste récit commença. J'appris que Robert était tombé victime du climat, à deux heures de Simmbo.

Il repose sous un palmier, à l'entrée du marais de la Makata. Son nom s'ajoute maintenant à la liste glorieuse des martyrs de l'exploration de l'Afrique. Mackenzie, Tinné, Mungo-Park, Van der Decken, Thornton, sont quelques-uns de ceux qui composent ce martyrologe. J'ignorais alors que Livingstone eût pris place sur cette liste funèbre.

Pauvre Moffat ! il était venu à Bagamoyo si plein d'espoir, d'aspirations, de foi en l'avenir ! Il me disait que le jour où il avait su qu'il lui était permis de se joindre à nous, avait été le plus heureux de sa vie.

La dernière section de la bande de Marphy n'arriva que le lendemain. Aussitôt que le déchargement fut terminé, je fis l'examen des ballots et pris note de leur contenu, afin de pouvoir trouver sur-le-champ l'objet dont on aurait besoin.

Murphy, qui avait négligé de prendre de la quinine, avait toujours la fièvre, et il n'était pas facile de l'emmener. D'un poids considérable, il lui fallait trois relais de quatre porteurs. Nos moyens de transport étaient déjà trop faibles ; des six ânes revenus la veille, pas un ne pouvait servir, tant leur fatigue était grande ; et notre ingéniosité — celle d'Issa et la mienne — était soumise à une rude épreuve.

Àcette époque, la caravane, toutes sections réunies, comptait deux cent quarante-quatre membres ;

Dillon, Murphy et moi ;

Issa, le chef de notre matériel ;

35 soldats, y compris Bombay, qui était censé les commander ;

192 porteurs, 6 domestiques, et 3 jeunes garçons.

Nous avions, en outre, vingt-deux ânes et 3 chiens. Plusieurs de nos hommes étaient accompagnés d'esclaves des deux sexes, et numériquement la bande était imposante.

Montures de MM. Cameron, Dillon et Murphy.

Elle avait été plus nombreuse : un soldat et un pagazi étaient morts ; trente-huit porteurs avaient déserté. Nous avions perdu un âne à Chammba Gonéra ; et un autre ayant reçu un coup de pied de l'un de ses camarades, coup de pied qui l'avait rendu boiteux, avait été laissé à Bagamoyo.

Comme armement, nous avions chacun, Dillon et moi, outre des révolvers, un raïfle à deux coups n 12, un fusil de chasse du même calibre, tous les deux faits par Lang, et qui étaient des armes excellentes. Murphy avait un fusil à deux coups n 10, et un n 12 de Lang, que le pauvre Robert avait acheté à Zanzibar.

Nos askaris étaient pourvus de trente-deux sniders et de six fusils de marine. Issa, Bombay et Bilàl avaient des révolvers. Enfin, beaucoup de porteurs avaient des mousquets, fusils à pierre de fabrique française et anglaise, vieux fusils de munition. Ceux qui ne possédaient pas d'arme à feu avaient une lance ou un arc et des flèches.

Avant le départ, tous les ânes avaient reçu des noms soigneusement choisis ; mais les deux nôtres, celui de Dillon et le mien Philosophe et Jenny Lind, étaient les seuls qui eussent gardé leur appellation.

Les trois chiens — nos délices — se nommaient Léo, Mabel, et Rixie. Léo, mon ami particulier, celui qui m'appartenait, avait été acheté à Zanzibar. C'était une grande bête, de race commune et non décrite, dont la taille et l'aspect faisaient l'étonnement des indigènes.

Mabel ou May, un bull-terrier, avait été donné à Dillon par M. Schultze, consul d'Allemagne à Zanzibar ; Rixie était un fort joli terrier de renard, un griffon tacheté que Murphy s'était procuré à Aden.

Le 20 mai, tous les préparatifs étaient achevés, et nous espérions nous mettre en route le lendemain. Murphy n'était pas remis de sa fièvre ; j'étais toujours boiteux ; mais Dillon était parfaitement rétabli, et nous partions pleins d'espoir.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_travers_l%27Afrique. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.